

Bulletin d'histoire politique

Pour une histoire du mouvement animaliste au Québec

Richard Chartier



Volume 13, Number 1, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1055020ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1055020ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chartier, R. (2004). Pour une histoire du mouvement animaliste au Québec. *Bulletin d'histoire politique*, 13(1), 209–214. <https://doi.org/10.7202/1055020ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Pour une histoire du mouvement animaliste au Québec

RICHARD CHARTIER
Candidat au doctorat en histoire
Université du Québec à Montréal

Quel est donc le rapport entre l'histoire politique et le mouvement animaliste ? Pour Vinciane Despret (*Quand le loup habitera avec l'agneau*, éd. Les Empêcheurs de penser en rond/Le Seuil, 2002), il est nécessaire de faire entrer les animaux en politique : « Les animaux ont toujours fait partie de notre histoire et de nos histoires, il s'agit maintenant de chercher passionnément comment faire histoire avec eux. Ils ont toujours d'une manière ou d'une autre compté dans nos histoires, il s'agit à présent d'explorer, avec eux, comment nous pouvons compter dans les leurs. Il s'agit d'apprendre, avec eux, des modes inédits d'entrer en politique » (p. 264).

L'historien s'intéresse au rapport de l'animal au politique, « entendu comme rapport aux luttes et débats politiques et plus particulièrement aux clivages et aux camps qui s'opposent sur les scènes politiques (nationales, subnationales, internationales, transnationales) », comme le précisait le Colloque « L'Animal en politique » organisé en 2001 par le Centre de Politologie de Lyon (Université de Lyon).

Fait à signaler, le Canada et le Québec accusent un retard considérable concernant les législations de protection et de bien-être des animaux comparativement aux États-Unis et à certains pays européens.

Les groupes de protection et de défense des animaux sont apparus vers la fin du XIX^e siècle avec les Sociétés protectrices des animaux. Ces sociétés voulaient protéger les animaux de la cruauté et de l'abus dont ils étaient souvent victimes. D'ailleurs, en 1890, le législateur canadien inscrit dans le Code criminel une section qui interdit les actes de cruauté envers les animaux. Soulignons cependant que ces dispositions de la loi n'ont pas été modifiées depuis lors et qu'un amendement à cet effet a été présenté par le gouvernement fédéral en 2002. Cette loi (C-10) impose des amendes sévères et permet aux sociétés protectrices des animaux une intervention plus efficace. Or cette approche est contestée par divers organismes représentant les agriculteurs, les commerçants d'animaux et les chercheurs qui pratiquent des expé-

rimentations sur les animaux. Voilà un exemple concret du débat qui entoure la place des animaux dans notre société.

Comme le souligne Pascal Acot, « entre la fin du XIX^e siècle et les années 1970, on voit successivement émerger face à ces problèmes (dégradations diverses de la nature consécutives à l'action transformatrice des hommes) trois attitudes qui, loin de s'exclure mutuellement, se complètent, et constituent les trois principales composantes de ce que l'on nomme aujourd'hui « l'écologisme » : la conservation de la nature, le biologisme social et la sacralisation objective d'une nature mythique » (*Histoire de l'écologie*, éd. Presses Universitaires de France, 1988, p. 220). Inspiré en grande partie par l'idée de conserver et protéger les espèces animales et par la notion d'une alliance mythique et sacrée entre l'homme et la nature, y compris tous les êtres vivants, Peter Singer publie *Animal Liberation, A New Ethics For Our Treatment of Animals* en 1975. Pour la première fois dans l'histoire, un livre décrit et dénonce l'expérimentation animale, l'élevage intensif et diverses formes d'exploitation abusive des animaux. L'ouvrage renforce et encourage l'émergence d'un mouvement que l'on nomme désormais « animaliste ». Malgré l'existence de groupes de défense des animaux et d'associations encourageant le végétarisme (les deux courants de pensée sont intimement liés : on ne peut défendre les animaux et les consommer) précédant la publication de l'ouvrage de Peter Singer, le mouvement animaliste n'était pas aussi structuré que de nos jours. Avant lui, Jeremy Bentham (1748-1832) avait élaboré une philosophie morale qui incluait l'animal en prenant comme témoin leur sensibilité : les bêtes peuvent souffrir et doivent mériter notre respect. Dans la même orientation éthique que Bentham, « la philosophie de Peter Singer n'est donc pas fondée sur l'amour des animaux, mais sur la nécessité de ne pas les faire souffrir et de les laisser vivre la vie qui est la leur sans intervention de l'homme » (Georges Chapouthier, *Les droits de l'animal*, PUF, Coll. Que Sais-je?, 1992, p. 20).

Pour mieux comprendre l'essor du mouvement animaliste, il est nécessaire d'examiner l'aspect scientifique du phénomène, en particulier l'éthologie (étude du comportement animal) qui, par ses observations et ses études, contribue d'une manière significative à poser un regard neuf sur le monde animal.

L'ouvrage de Jean-Luc Renck et Véronique Servais, *L'Éthologie, Histoire naturelle du comportement* (éd. du Seuil, Coll. Points, Série Sciences, 2002) nous éclaire à ce sujet. Dès le début du livre, les auteurs nous mettent en garde : l'éthologie nous apparaît insaisissable par la multiplication des points de vue qui s'enracinent dans l'histoire. En effet, l'éthologie ne commence pas avec Darwin, puisque des personnages bien avant lui ont observé la nature et ont rédigé des œuvres où apparaissaient leur conception du monde animal

(éloignée ou proche de la philosophie darwinienne). Aussi, le champ d'étude de l'éthologie est pluridisciplinaire et certains chercheurs ne se situent pas dans une ligne de pensée ou une autre.

L'itinéraire historique décrit par les auteurs nous démontre que la vision du monde animal s'est surtout forgée par l'observation. Les philosophes grecs avec Platon, Aristote et Plutarque ont développé une observation naturaliste des animaux à des fins surtout pratiques, magiques ou théologiques. Au Moyen-Âge, l'Occident perd sa curiosité scientifique, contrairement au monde oriental avec Al-Jahiz (v. 780-869). À la Renaissance, Pierre Belon (1517-1564) ramène les naturalistes sur le terrain. Guillaume Rondelet (1507-1566), Conrad Gesner (1515-1565) et Ulisse Aldrovandi (1522-1605) tenteront de réconcilier connaissance et nature concrète. Mais c'est sans nul doute le philosophe René Descartes (1596-1650) qui influencera de manière indélébile et pour longtemps la conception même de l'animal. Pour lui, les bêtes sont de simples mécaniques, des machines gouvernées uniquement par l'instinct. Notons que cela relève de la distinction occidentale entre l'homme et l'animal, ce dernier étant dépourvu d'une âme, d'une raison et d'un langage. Descartes est donc inspiré davantage de la spéculation que d'une observation méthodique sur l'animal pour avancer cette affirmation. Les auteurs soulignent que « l'éthologie a, dans ses objectifs et sa pratique, une approche mécaniste mais elle ne défend pas de dogme, en principe, quant au degré de vie psychique chez l'animal ou aux opérations qui en procéderaient » (p. 30). Au début du xvii^e siècle, les premiers balbutiements de la zoologie moderne s'articulent autour de John Ray (1627-1705) qui refuse la spéculation et qui met tous ses efforts à l'observation, la curiosité scientifique et la classification des espèces. À sa suite, Gilbert White (1720-1793), Daines Barrington (1727-1800) et Lazzaro Spallanzani (1729-1799) consacreront une bonne partie de leur étude à l'examen attentif de la nature et des animaux et tenteront des expériences pour mieux en comprendre le mécanisme. Charles-Georges Leroy (1723-1789) rejette l'idée d'automatisme et défend l'idée d'individualité et de progrès individuel par l'expérience chez l'animal.

Cette profusion de chercheurs naturalistes (je n'ai cité que les plus marquants) préparent le terrain pour la théorie de l'évolution : « C'est peu dire que la manière occidentale de voir le vivant a été bouleversée dès lors que Charles Darwin et Alfred R. Wallace sont parvenus à défendre valablement l'idée que l'anatomie des organismes et leurs comportements ne peuvent être vraiment compris que si l'on admet des filiations entre espèces, des ascendants communs, des transformations sous l'effet d'une sélection naturelle » (p. 43). Charles Darwin (1809-1882) rédige son ouvrage *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux* afin de démontrer les signes physiologiques

apparents qui ont tissé les histoires communes entre les espèces vivantes. Aussi, pour Darwin, il est essentiel de retracer l'histoire animale et de reconstituer une image de nos ancêtres éteints en étudiant nos proches cousins. Darwin jette les bases qui constitueront les prémisses des sciences du comportement en proposant une théorie qui rejette le dogme d'une Création divine. Il ouvre la voie à l'étude de la psychologie expérimentale (la continuité selon l'espèce de diverses aptitudes telles que l'apprentissage ou la résolution de problèmes) et également à l'étude des différences entre les espèces qui s'expriment dans les comportements manifestant une composante héréditaire forte et distinctive, ce qui constitue l'éthologie. Les chercheurs axeront davantage leurs recherches sur la psychologie expérimentale dans les années post-Darwin.

Conwy Lloyd Morgan (1852-1936) élabore une règle connue sous le nom de « canon de Morgan », qui propose d'éviter d'expliquer le comportement animal par « des causes vagues telles que l'intelligence ou le raisonnement si une interprétation plus simple s'avérait suffisante... ». Morgan est à l'origine de l'usage en anglais du mot « behaviour » (comportement) et de la notion de « comportement animal — en français, c'est le psychologue Henri Piéron (1881-1964) qui a, en 1907, réhabilité le terme de « comportement » (p. 53). D'ailleurs, le physiologiste Ivan Pavlov (1849-1936), connu pour ses recherches sur le conditionnement associatif, fustige les « béhavioristes » en affirmant que ce courant n'est pas scientifique. Pavlov croyait que l'étude du comportement ne devait tenir compte que de la seule physiologie pour la rendre parfaitement objective. Une pensée proche de celle de Descartes... Or John Broadus Watson (1878-1958) fonde le béhaviorisme « sur cette même idée que l'animal fonctionne à la manière d'une machine qui, au fil des circonstances, produit des réponses comportementales, conserve celles qui se révèlent avantageuses et abandonne celles qui ne le sont pas » (p. 59). De même, Burrhus Frederic Skinner (1904-1990) développe l'étude de l'apprentissage par conditionnement (le modèle dit « boîte de Skinner ») où des rats et des pigeons étaient récompensés (nourris) ou punis (chocs électriques légers) selon les réactions qu'ils avaient à divers problèmes que le chercheur leur proposait. Skinner a d'ailleurs transféré vers les humains les résultats de ces recherches en affirmant que les renforcements positifs ou négatifs pouvaient expliquer nos comportements.

Mais les béhavioristes seront sévèrement critiqués par les éthologistes, en particulier par Konrad Lorenz (1903-1989): « En réalité, ce qu'en tant qu'éthologistes nous reprochons aux béhavioristes, aussi bien sur le plan méthodologique que sur le plan pratique, ne porte pas sur ce qu'ils font — ils le font de manière exemplaire — mais sur ce qu'ils ne font pas » (p. 63). Les éthologistes insistent sur deux faits: d'abord, il faut observer l'animal en

milieu naturel pour mieux le comprendre et ensuite les comportements d'un individu ne sont pas nécessairement le fruit d'un apprentissage. L'animal peut entamer des actions qu'il n'a pas apprises auparavant. Lorenz, par ses observations et ses expérimentations plus structurées, est considéré comme le « père de l'éthologie ». En fait, en reprenant le travail sur le terrain et en se rapprochant des animaux (il vivait avec des oies, des canards, etc.), Lorenz constitue l'éthologie comme une discipline scientifique indépendante.

Niko Tinbergen (qui a développé quatre balises qui encadrent l'étude éthologique), Karl von Frisch (connu pour ses observations et ses recherches sur les abeilles) et Konrad Lorenz ont reçu le prix Nobel de médecine et de physiologie pour leurs travaux sur les causes et l'organisation des schèmes comportementaux. L'éthologie venait donc d'être « consacrée après un quart de siècle d'existence, et ce malgré quelques sérieuses controverses qui l'avaient bousculée » (p. 93).

Les auteurs reprennent les éléments que Tinbergen avait mis de l'avant pour mieux circonscrire l'étude de l'éthologie sous forme de quatre questions : quelles causes a un comportement, comment naît un comportement, quelle fonction a un comportement et finalement quelle histoire évolutive a un comportement. Ces interrogations nous font constater que l'éthologie est alimentée par des travaux de divers horizons scientifiques et que ces sources démontrent que des divergences surviennent au sujet des interprétations que l'un ou l'autre peut donner sur le comportement animal. Abordant la question des communications animales qui font l'objet de discussions de la part des chercheurs, les auteurs soulignent qu'« il peut servir à rappeler qu'il est toujours bon de multiplier les points de vue » (p. 223).

Quelques autres éléments du livre s'avèrent intéressants à considérer :

- L'étude de la primatologie nous enseigne que l'on doit se garder d'utiliser les modèles simiens pour comprendre l'homme et de modèles humains pour comprendre le singe (p. 258) ;

- Les behavioristes ont contribué à propager une conception très mécaniste de l'animal (et de l'homme) (p. 268) ;

- Des chercheurs, tel que Donald Griffin, croient en l'hypothèse d'une conscience animale et de fait s'attaquent aux « tabous behavioristes » (p. 275) ;

- Des philosophes et des anthropologues « considèrent que l'accusation d'anthropomorphisme a été utilisée, au cours du xx^e siècle, comme un outil politique pour éviter de remettre en question la frontière communément admise entre l'homme et l'animal » (p. 275).

L'histoire de l'éthologie est parsemée de débats et de controverses sur la perception que nous avons de l'animal. En tentant de mieux comprendre le

monde animal, nous avons projeté sur eux notre propre réalité. Ainsi, les auteurs nous font remarquer à juste titre que « les scrutateurs du comportement animal parlent beaucoup aujourd'hui, compétition, égoïsme, coûts, bénéfices, investissements, rendement... S'en étonnera-t-on?... À voir ces deux félins (le lion et le tigre) sanctionnés dans les termes de la moderne économie, pour leurs « stratégies » et leurs « bilans », d'aucuns se demanderont peut-être ce qui a changé depuis Buffon, finalement, dans la manière d'appréhender l'animal » (p. 315).

L'ouvrage de Renck et Servais reflète un malaise palpable dans le monde scientifique lorsqu'il est question d'étudier le comportement animal. Il s'agit ici de notre manière de concevoir ces êtres qui nous accompagnent depuis des millénaires et qui semblent nous échapper. Si les scientifiques ont de la difficulté à s'entendre et à dégager une vision du monde animal, il n'est donc pas surprenant de constater que ce phénomène se reflète dans la société en général.

Le mouvement animaliste se veut probablement une réponse ou du moins une attitude plus respectueuse des animaux face aux nombreuses blessures que nous leur avons infligées à travers l'histoire. Notre incapacité à comprendre les animaux contribue largement à susciter la compassion et le respect à leur endroit chez de nombreuses personnes, y compris chez les scientifiques.

Ce mouvement mérite de la part des historiens une attention particulière parce que l'on y retrouve un fabuleux bouillonnement de nouvelles valeurs émergentes qui peuvent indiquer de quoi seront composées les mentalités de demain. C'est pourquoi il est nécessaire, à mon avis, de constituer l'histoire du mouvement animaliste au Québec.